

Mon écrivain préféré

Lois Lowry

Agnès Desarthe



l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

© Lois Lowry, pour les photos et les dessins,
sauf pages 28 et 52 © illustrations de Gabriel Gay pour *l'école des loisirs*.

ISBN 978-2-211-11470-7

© 2011, *l'école des loisirs*, Paris
Imprimé en France par xxxxx

Une illumination

Nous sommes dans le préau d'un collège du Maine, aux États-Unis, en 1978. C'est le jour de la remise des diplômes pour les classes de troisième. Il fait très chaud. Les garçons suent dans leurs costumes de velours côtelé, les filles ont les joues écarlates. Le proviseur est exalté, il monte sur l'estrade et déclare à l'adresse des jeunes gens : « Vous vivez vos plus belles années, des années en or ! »

Dans la salle, une femme de quarante ans, aux grands yeux bleus, aux cheveux blonds coupés court, pense : « Il ment. »

Le proviseur poursuit son discours et explique aux élèves que la vie est comme un match de foot.

La femme sursaute. A-t-elle bien entendu ? Ce type dirige une école et il raconte des sornettes pareilles aux enfants... Mais soudain, c'est son tour de monter sur l'estrade. Elle s'appelle Lois Lowry et son premier roman, *Un été pour mourir*, vient de remporter un prix.

Dans la salle, les adolescents bâillent ; ils s'ennuient tellement qu'ils s'endorment à moitié.

Lois Lowry s'empare du micro et dit : « Je ne crois pas qu'on puisse qualifier les années que vous vivez de dorées. Non. Je crois que si on devait assigner une cou-

leur à l'année de troisième – d'après les souvenirs que j'en ai gardés moi-même – ce serait plutôt un beige terne. Au mieux. Pour le doré, il va falloir attendre encore un peu, et, pour certains d'entre nous, il n'y aura pas de doré du tout.

« Et puis la vie n'est pas comme un match de foot. C'est le contraire d'un match de foot. Dans la vie, il n'y a pas d'arbitre qui régule le jeu et distribue des avertissements ; il n'y a pas non plus de supporters, et, la plupart du temps, pas d'équipe. Dans la vie, on est seul.

« Le souvenir que je garde de ma classe de troisième n'a rien à voir avec les maths, les sciences ou l'histoire, pas même avec la littérature, qui était pourtant ma matière préférée. La seule chose dont je me souviens, c'est de la jalousie folle que j'éprouvais pour une fille de ma classe, Bonnie Forsythe, parce qu'elle avait d'énormes seins et pas moi. »

Lois Lowry s'arrête de parler un instant, c'est la première fois de sa vie, ou presque, qu'elle fait un discours. Elle lève les yeux vers l'auditoire et voit que les élèves ne dorment plus du tout. Ils sourient, se donnent des coups de coude, la regardent comme si, ensemble, ils partageaient un secret.

Puis elle regarde les parents et les grands-parents, assis au fond du préau ; leurs visages sont durs comme du béton.

À cet instant, elle comprend qu'elle peut parler aux enfants, ou parler aux parents, mais pas aux deux en même temps, pas sincèrement, pas si elle veut éviter les platitudes.

Alors elle choisit les enfants. C'est un moment d'illumination, une décision solennelle et irrévocable. Ce jour-là,

Lois Lowry, qui a travaillé comme photographe, journaliste et auteur pour adultes, devient un écrivain pour la jeunesse. Elle a quarante et un an.



L'île mystérieuse

Lois Lowry aime les photos. Son père, officier dans la marine, était un excellent photographe, et elle a elle-même exercé quelque temps ce talent pour divers magazines. Aujourd'hui, elle se charge de composer la plupart des couvertures de ses livres.

Dans son roman *Le garçon qui se taisait*, elle raconte la vie des personnages à travers des clichés qu'elle décrit et interprète. C'est un jeu auquel elle se livre aussi volontiers pour évoquer des épisodes de sa propre vie.



Une des images les plus saisissantes de son enfance est en réalité tirée d'un film réalisé par son père ; un film amateur, mais de qualité professionnelle.

Durant une séquence d'environ trente secondes, on y voit une petite fille sur une plage. Elle porte un chapeau pour se protéger du soleil, mais le vent le soulève, si bien qu'elle doit sans cesse le maintenir sur ses cheveux blonds. Dans son autre main elle tient une pelle. Elle joue. Elle a trois ans. Nous sommes en 1940. L'image est d'autant plus idyllique que le décor est planté à Honolulu, sur la plage de Waikiki. Le ciel est bleu dur, sans nuages, une légère brume traîne à l'horizon.

C'est dans cet endroit paradisiaque qu'est née Lois Lowry, sur l'île d'Oahu à Hawaï. Elle dit qu'elle n'oubliera jamais le parfum des fleurs, les arcs-en-ciel, la sensation du sable sur ses pieds nus, qui constituent ses premiers souvenirs d'enfance.

La petite fille qui joue dans le sable, c'est elle.

Un soir, des années plus tard, elle regarde cette scène en compagnie d'amis. Le vieux film muet a été transféré sur une cassette vidéo. Tous admirent sa blondeur, le paysage divin. Une des spectatrices s'interroge soudain : « Tu es sûre qu'il s'agit d'Honolulu ? Et la plage, c'est vraiment Waikiki ? »

Lois Lowry affirme que oui, elle en est certaine, la famille n'a pas quitté Hawaï une seule fois entre 1937, année de sa naissance, et 1940, date du film.

« Mais alors, reprend la spectatrice dubitative, qu'est-ce que c'est que cette île, là-bas, sur l'horizon ? Il me semble pourtant qu'on ne voit pas d'île depuis le rivage à cet endroit-là. »

John, un ami ancien officier de marine, autrefois stationné à Honolulu, intervient. Il regarde l'image attentivement et déclare :

« Ce n'est pas une île, c'est un navire. Et, plus précisément, un navire de guerre. Il s'agit sans doute de l'*Arizona*. »

Un silence tombe sur l'assistance.

Arizona est le nom d'un des cuirassés bombardés à Pearl Harbor le 7 décembre 1941. Les mille deux cents hommes qui se trouvaient à son bord ont péri. C'est cette attaque qui a provoqué l'entrée en guerre des États-Unis aux côtés des Alliés.

L'île mystérieuse posée sur l'horizon est le futur tombeau des jeunes soldats embarqués à son bord.

Dans un discours donné à l'université Brown en mars 2001, Lois Lowry raconte cette anecdote afin de mettre en lumière le double jeu de la vision. Selon le point de vue, le film amateur tourné durant la Seconde Guerre mondiale est soit l'évocation d'un joli souvenir d'enfance, soit le dernier instantané de la vie trop brève de plus de mille hommes qui ne savent pas, au moment de la prise, qu'ils mourront quelques mois plus tard.

Selon l'observateur, ce qui suit logiquement est soit l'enfance heureuse d'une fillette blonde au pays des tortues vertes, soit l'explosion d'un champignon atomique dans le ciel du Pacifique.

Dans l'univers de Lois Lowry, la tranquillité n'existe pas. C'est une impression fugitive, qui n'en est d'ailleurs que plus intense, plus vive.



Un pyjama rose à pieds et quatre-vingt-un vers



Après l'entrée en guerre des États-Unis en 1941, la mère de Lois Lowry emmène les enfants vivre en Pennsylvanie, où elle a elle-même grandi. La maison des grands-parents accueille Helen, l'aînée, et Lois, la cadette. Jon, le benjamin, n'est pas encore né.

C'est un foyer plutôt austère, pour ce qui est des émotions, mais très riche d'un point de vue littéraire. Une pièce entière est consacrée aux livres : la bibliothèque, avec ses étagères du sol au plafond emplies de volumes en cuir, à l'odeur et au toucher attirants.

Un soir, le grand-père (un monsieur plutôt raide qui impressionnait beaucoup Lois) emmène sa petite-fille dans cette fameuse pièce interdite aux enfants.

Ensemble, ils s'installent dans un fauteuil à oreillettes, et il lui fait la lecture de son poème préféré. Il s'agit de « Thanatopsis » (une méditation sur la mort), de William Cullen Bryant.

Quatre-vingt-un vers tous plus ennuyeux les uns que les autres. L'enfant n'y comprend rien, mais elle est séduite par le rythme, la cadence, la façon dont les mots se répondent. Elle est aussi très fière d'avoir été choisie par son grand-père pour cette petite séance. Après tout, il aurait été plus logique qu'il accorde ce privilège à sa grande sœur, Helen.

Plusieurs soirs de suite, la scène se reproduit et, au bout de quelque temps, le grand-père se rend compte que la petite fille articule en silence pendant la lecture. « Tu lis en même temps que moi ? » lui demande-t-il, s'interrompant soudain au milieu du poème. « Non, répond-elle du haut de ses quatre ans. Je ne sais pas encore lire. » « Tu connais la suite ? » « Oui, je connais tout. » Et, pour le lui prouver, elle récite « Thanatopsis » du début à la fin.

Un peu plus tard, vers la fin de l'été, les grands-parents reçoivent des amis à dîner. Robes chics, argenterie, murmures distingués.

Lois est presque endormie quand son grand-père vient la chercher dans sa chambre. Il la prend par la main et l'emmène dans la salle à manger. Elle porte un pyjama rose à pieds, et tient sa poupée sous le bras.

Très fier, le grand-père annonce à ses amis que sa petite-fille va leur réciter un poème. Lois est obéissante, elle ne songe pas une seconde à refuser.

Comme elle est timide, elle ferme les yeux, convaincue que cela lui permettra de se rendre invisible, et elle commence.

Quatre-vingt-un vers plus tard, elle rouvre les yeux, bâille, prend la main que lui tend son grand-père et retourne se coucher.

Cette histoire a une suite... mais il va falloir patienter un peu.

Le secret



À cinq ans, Lois a un secret.

Elle se rappelle parfaitement la sensation en regardant une photo d'elle tenant la main de sa grande sœur Helen. Rien dans le cliché ne trahit la stupéfiante vérité, ni les jolies chaussures à boucles, ni le nœud dans les cheveux, ni même l'élégant sac à main. Pourtant, c'est à cet instant que la double vie commence, ce jour où, petite fille aux boucles blondes, elle se dit tout bas : « Je sais lire... et personne n'est au courant. »

Voici comment c'est arrivé :

Helen, qui a trois ans de plus qu'elle, rentrait tous les jours de l'école avec des livres. Comme sa petite sœur la questionnait sans cesse, elle lui a méthodiquement expliqué le fonctionnement des lettres : « À chacune d'elles est associé un son. Lorsqu'on les assemble, cela forme des mots. »

Durant la journée, Lois s'est exercée, grâce aux livres d'images dont elle connaît l'histoire par cœur, repérant quels sons correspondent à quelles lettres. Assez vite, elle déchiffre.

Bien sûr, il y a les exceptions, les syllabes complexes, mais le mécanisme est assimilé. Elle sait lire, et ne le dit à personne.

Drôle de sandwich

Un nouveau bébé naît dans la famille Lowry. C'est un garçon. Il s'appelle Jon.

Lois n'est plus la benjamine. Elle devient une grande sœur, tout en restant une petite sœur, car Helen est toujours son aînée.

Drôle de sandwich, pense-t-elle. La voici au milieu.

Sa grand-mère, qui est fatiguée par les cris du nourrisson, supporte mal la maladresse de Lois, ses gaffes, ses négligences.

Ses chaussures ont toujours une boucle ouverte. Les rubans dans ses cheveux sont forcément défaits, ses pantalons sont tachés aux genoux par de grandes zébrures d'herbe qui résistent à la lessive.

À six ans, elle dresse un bilan catastrophique de sa vie : ma mère n'aime que son bébé, ma sœur n'aime que ses nouveaux amis (Lois est encore trop petite pour sortir seule et faire des connaissances), grand-père n'aime que sa banque, grand-mère pense que je suis négligente et malpolie... Et papa ? Papa est à la guerre.

La guerre se termine, mais papa est à Tokyo.

Et puis, un jour, la famille est à nouveau réunie.

Tout va changer.



Et c'est vrai, tout change : papa adore son nouveau petit garçon, qui a eu le temps de bien grandir. Il joue au train électrique avec lui. Maman et Helen se rapprochent. Elles se retrouvent autour de la machine à coudre.

Deux groupes se sont formés et Lois n'appartient à aucun.

Un bébé atrocement brûlé

À huit ans, Lois pense que le meilleur meuble dans une maison, c'est le bureau.

Et elle a beaucoup de chance, parce que, justement, dans sa chambre, elle en a un. Un beau bureau avec un tiroir et, dans le tiroir, un trésor :

Stylos, crayons à papier, crayons de couleur, gommes, ciseaux, tubes de colle.

Mais elle a aussi un petit frère, Jon, qui n'a que deux ans et fait beaucoup de bêtises.

Un jour, en entrant dans sa chambre, elle découvre qu'il a ouvert le tiroir sacré et en a étalé le contenu sur le sol. Elle est furieuse. Alors, pour le punir, elle prend le tube de colle forte à embout de métal et lui badigeonne le dessus de la main.

Très vite, la colle sèche et forme une sorte de toile d'araignée translucide qui les fascine tous les deux. Ils ne se disputent plus. Ils admirent la très jolie croûte givrée.

Lois essaie de l'enlever en grattouillant, mais c'est impossible. Jon va sans doute rester comme ça toute sa vie.

Quelques heures plus tard, sa mère lui demande de mettre son petit frère dans la poussette pour l'emmener faire une promenade.

À l'époque, sans le savoir, elle est déjà un écrivain, car au lieu de simplement vivre les choses, elles se les raconte dans sa tête, d'une manière parfois légèrement déformée.



Par exemple, en attachant la ceinture de la poussette, elle se dit : « La petite fille était bien courageuse d'emmener son frère en promenade, mais il faut dire que leur mère était si paresseuse qu'elle n'avait pas le choix... »

Ils partent ainsi faire le tour du pâté de maisons, et rencontrent deux vieilles dames (vieilles, ça veut dire entre quarante et quatre-vingt-cinq ans ; du point de vue de Lois, c'est pareil).

Les deux vieilles regardent les petits d'un œil attendri. « Comme ils sont mignons ! » disent-elles.

Elles se penchent vers Jon et examinent le dos de sa main.

« Mon Dieu ! Mais ce bébé est atrocement brûlé ! » s'écrie l'une d'elles.

Lois sait qu'elle devrait répondre aussitôt : « Non, non, pas du tout. Il va très bien. C'est de la colle. C'est ma faute. » Mais elle trouve l'histoire du bébé atrocement brûlé que sa grande sœur promène pour le distraire de sa souffrance beaucoup plus intéressante. Alors elle hoche la tête d'un air contrit et passe son chemin.

Dans cette histoire, comme dans toutes celles de Lois Lowry, tout est bien qui finit bien :

Les vieilles dames ne se ruent pas sur le téléphone en rentrant chez elles afin de signaler la famille de Lois aux services sociaux pour mauvais traitements, et Lois commence à comprendre ce qui fait qu'une histoire vaut ou pas.

C'est ce jour-là, pense-t-elle, que sa carrière d'écrivain a vraiment commencé.

La bicyclette verte



En 1948, Lois, sa mère, sa sœur Helen, et son petit frère Jon rejoignent le père, qui est en poste à Tokyo depuis deux ans.

Lois vient de franchir le cap éprouvant de l'âge à deux chiffres qu'évoque Billy Collins (son poète préféré) dans une poème intitulé « Avoir dix ans ».

Deux strophes éclairent particulièrement bien la tension que beaucoup d'enfants ressentent à cette période intermédiaire, sans pouvoir toutefois la formuler.

*Hier encore je croyais
Que sous ma peau, seule la lumière coulait.
Si je me blessais, j'étincellerais.
Mais aujourd'hui, quand je trébuche sur le trottoir de la vie,
Mes genoux s'écorchent, et le sang jaillit.*

Une prise de conscience confuse a lieu. Un poids sur le cœur, comme un poing fermé.

*C'est le commencement de la tristesse, dis-je dans ma tête,
Alors que j'arpente l'univers en baskets.
Il est temps de dire adieu à mes amis imaginaires,
Deux chiffres au lieu d'un, il va falloir s'y faire.*

La famille s'installe dans le quartier américain de Washington Heights, un genre de réplique d'un village typique des États-Unis qu'ils viennent de quitter. Pas de panneaux coulissants en papier de riz, pas de tatamis au sol. On vit au Japon comme si le Japon n'existait pas.

Lois accepte la situation sans broncher. Elle n'est pas rebelle... mais elle est curieuse. Alors, dès que ses parents ont le dos tourné, elle enfourche sa bicyclette verte, quitte l'enceinte de la petite communauté douillette

peuplée de ses compatriotes, et descend la colline, au hasard.

C'est ainsi qu'elle découvre un quartier très vivant, pas si douillet que ça, et peut-être dangereux – bien qu'elle n'en ait jamais eu l'impression.

Les rues sont bordées d'échoppes, de théâtres. Ça sent le poisson, l'engrais et le charbon. Le claquement des semelles en bois, des cannes en bois, des roues en bois crée une musique rythmée. Les couleurs éclatent : rouge, rose, orange. Les enfants de son âge portent des uniformes bleu foncé.

Elle n'ose pas leur parler. Aux abords d'une école, elle regarde un garçon qui la regarde à son tour. Ils ne se disent rien.

Des années durant, elle regrette de n'avoir pas adressé la parole à l'écolier japonais. À quoi bon dévaler chaque jour, ou presque, la pente qui mène de l'univers factice des expatriés au monde réel des habitants de Shibuya (c'est ainsi que s'appelait le quartier qu'elle visitait sans relâche), si on n'ouvre jamais la bouche, si on reste paralysé face à l'étranger ?

De nombreux romans de Lois Lowry posent cette question, mais, là encore, l'histoire n'est pas terminée.

Gardez bien en mémoire cette bicyclette verte.

La machine à écrire Smith Corona

Vers neuf ans, Lois Lowry se dit que « secrétaire » serait un beau métier pour elle. Elle en a observé plusieurs dans la banque de son grand-père ; elle a admiré leurs grands bureaux bien organisés, et leurs imposantes machines à écrire. Mais lorsque les livres font leur entrée dans sa vie, et qu'elle se met à les dévorer avec une ardeur qui la dépasse, elle comprend que le bureau, la machine à écrire et les lunettes qui pendent au bout d'une cordelette ne suffisent pas. Ce sont les mots qui font la différence.

Alors elle s'entraîne sur des cahiers à spirale : elle fait des phrases, les arrange différemment afin de conserver le sens tout en changeant l'ordre des mots, puis elle utilise des mots nouveaux dont elle compare la sonorité avec les premiers. L'allure qu'ils ont sur la page compte aussi. Elle choisit la rime, puis retourne à la prose. Elle compare à nouveau. Elle compose des romances flamboyantes sur le modèle des livres de Daphné Du Maurier que lit sa mère.

Elle ne montre ses cahiers à personne.

Celle qui a appris à lire en secret écrit en cachette. La double vie continue.

Et pourtant, le jour de son treizième anniversaire, elle reçoit une Smith Corona de la part de son père.

En 1950, même à New York, où la famille s'est à présent établie, c'est un cadeau très original, car seuls les adultes manient ce genre d'outils.

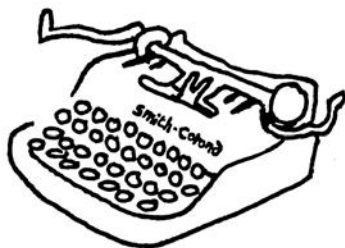
Comment a-t-il su? Elle croyait pourtant avoir été d'une discrétion absolue.

Peut-être en avait-il assez de la voir se glisser dans son bureau pour s'exercer à taper. Peut-être craignait-il qu'à force elle n'endommage sa machine à lui.

Sans doute avait-il compris. Et, cependant, il ne regarde jamais par-dessus son épaule pour voir ce qu'elle écrit.

Le secret demeure gardé.

Durant les années de collège, de lycée et d'université, c'est sur cette machine que Lois écrit.



Une Pontiac bleu ciel qui roule vers le soleil couchant



Lois a grandi. Elle porte un pull à col roulé, une paire de collants noirs, des baskets élimées (de préférence très sales) et un long imper déniché dans un surplus de l'armée. Elle cite le poète T.S. Eliot à longueur de journée. Elle se prend pour une grande intellectuelle, mais cela passe surtout par les vêtements, les cheveux longs jusqu'à la taille, et le nombre de cigarettes qu'elle fume en une journée.

Rien à voir avec la photo officielle en robe blanche. Encore une histoire de double vie.

Elle est en deuxième année à l'université Brown, où elle étudie l'« expression anglaise », une autre façon de désigner l'écriture.

Un de ses professeurs, Charles Philbrick, lui met souvent des A.

Au cours d'un entretien privé, il lui dit qu'elle est un bon écrivain. Cependant, ajoute-t-il, elle manque encore d'expérience. Lois sourit poliment. Elle trouve qu'en deux ans passés à Brown elle a vécu beaucoup de choses. Elle a appris à fumer des Marlboro, à jouer au bridge, à tricoter des chaussettes en laine vierge, et à boire de la bière.

« Il faudrait que vous viviez un grand chagrin », conclut-il.

Elle quitte son bureau, les yeux au ciel : « Qu'est-ce qu'il en sait ? Un vieux type comme ça. Il a au moins cinquante ans... »

Il est vrai que les chocs, en créant des mouvements psychiques, peuvent entraîner des processus de création.

Mais ces chocs peuvent parfaitement être positifs.

Par exemple, au printemps de la même année, elle reçoit une lettre de la part d'un cabinet d'avocats de Philadelphie. On lui annonce qu'Edward MacFunn Biddle III est mort. Ce nom ne lui dit rien. Jusque-là, pas grand-chose de positif, certes.

Et pourtant, cet inconnu lègue 0,5 % de sa fortune à la petite fille en pyjama rose à pieds qui a récité « Thanatopsis » dans la salle à manger de son grand-père un soir de 1942.

Qu'avait pu avoir en tête ce pauvre monsieur Biddle au moment de rédiger son testament ? Pensait-il que la petite fille, devenue grande, produirait une thèse sur l'œuvre de William Cullen Bryant, et que cet argent (la somme aurait suffi à payer une année d'études à Oxford ou à Harvard) l'aiderait dans son noble projet ?

La jeune fille en robe blanche aurait peut-être accompli les dernières volontés d'Edward MacFunn Biddle III, mais l'étudiante en imper sale a d'autres plans.

Elle s'achète une Pontiac bleu ciel, cale sa Smith Corona dans le coffre et file dans le soleil couchant vers le sud et la Californie.



Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants

Arrêtons-nous sur cette image : la Pontiac bleue dans le soleil couchant.

Lois Lowry est-elle seule à son bord ?

Non.

À ses côtés se trouve un jeune homme qui a deux ans de plus qu'elle. Il joue au football dans l'équipe de Brown. Elle est amoureuse, et c'est lui qu'elle emmène en Californie.

À la suite de ce voyage, le garçon, qui a terminé ses études et s'engage comme officier dans la marine, demande Lois en mariage. Elle accepte, interrompant sa propre formation pour suivre son époux. Elle a dix-neuf ans, n'a jamais préparé un repas, fait une lessive, ou rédigé un chèque.

Quatre enfants naissent en quatre ans et demi. Ils sont beaux, blonds, débordants d'énergie. Lois aussi.

Maman

Si vous projetez d'avoir un jour des enfants, pas la peine d'encombrer vos étagères avec des guides de puériculture ; lisez plutôt les romans de Lois Lowry. Les personnages de mères y sont magnifiques, vulnérables, efficaces, drôles, rassurants, et ils ont des méthodes révolutionnaires.

Par exemple, dans *Toute la vérité sur Sam*. Le petit frère d'Anastasia, qui est le héros du livre, décide de se raser la barbe qu'il n'a pas, puis de se couper les cheveux lui-même. Il a trois ans, c'est un massacre. Quand sa mère découvre le résultat, elle lui dit :

– Pour la première fois, j'ai vraiment envie de te coller une fessée... Une urgente, incontrôlable envie de te coller une fessée. J'ai besoin de te coller une fessée.

Et la scène se poursuit ainsi :

Sam tire la langue pour attraper une larme qui descend le long de sa joue poisseuse. Ça a un goût de cheveux et de mousse séchée.

– Je ne crois pas, poursuit sa mère, que je vais te donner cette fessée. Mais je veux que tu saches que j'en ai envie.

Sam hoche la tête.

– Moi aussi, dit-il, penaud. Je voudrais me flanquer une fessée moi-même.

– Est-ce que tu crois qu'on pourrait essayer de rire à la place ? demande sa mère.

– J'ai pas envie de rire, dit Sam en crachant des petites touffes de cheveux.

– Moi non plus, dit sa maman. Mais voici les différentes possibilités : tu peux pleurer. Je peux te coller une fessée. Si je te colle une fessée, moi aussi je vais pleurer. Ou alors, on rit tous les deux.

– Essayons de rire, dit Sam tristement.

Ha ! Ha ! font-ils tous les deux en faisant un peu remonter le coin de leur bouche.

Il y a du génie chez ces mères et la conviction que l'humour sauve tout. Mais d'où vient cette science de la relation avec les enfants ?

Dans un discours prononcé en mai 2001 à la bibliothèque de Chicago, Lois Lowry dresse un portrait de sa propre mère :

« C'était une femme efficace et pratique, l'épouse d'un officier de l'armée, le genre qui maîtrise à la perfection les moindres subtilités d'un dîner mondain, aussi bien que les détails fastidieux des bagages à faire et à défaire sans cesse. Elle ne se plaignait jamais, savait laver la soie sans briser les fibres, et connaissait l'usage précis des couverts à poisson. (...) Elle n'était pas du genre à dériver parmi de vagues souvenirs à la recherche d'une signification. (...) Le passé, c'est le passé. Ainsi pensaient les femmes de militaires, j'imagine, parce qu'une bonne partie de leur existence consistait, justement, à mettre une

croix sur le passé. On déménage, annonçait mon père ; et Mère, sans broncher, sortait les malles. »

Il semble que, en grandissant, Lois Lowry ait pris le contre-pied de l'éducation qu'elle avait reçue.

Dans *Le passeur* (devenu un grand classique de la littérature jeunesse à travers le monde), elle met en scène une communauté au sein de laquelle le passé n'existe pas. Seul un individu, le dépositaire de la mémoire, a pour tâche de stocker l'histoire de son peuple. En lui demeurent encryptés le froid (car dans cette communauté où tout est artificiel on a banni les écarts de température), la neige, mais aussi les guerres, la souffrance, la mort, les couleurs (car qui dit couleur dit différences et possibilité de discrimination), et même l'amour.

L'univers que décrit Lois Lowry est une extrapolation terrifiante du nôtre.

Le désir d'oublier la douleur est compréhensible, dit-elle, mais il est dangereux, car la douleur, et la conscience qu'on en a, c'est ce qui nous constitue en tant qu'êtres humains.

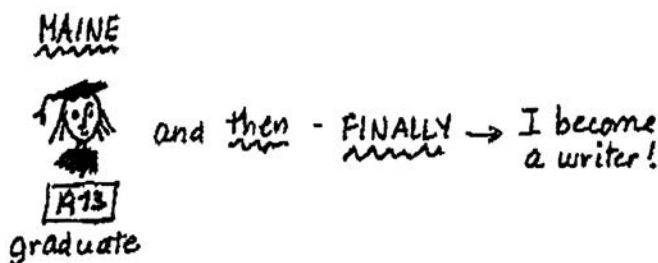


Vous me direz, quel rapport avec la façon d'élever les enfants? (Je n'ai pas oublié que ce chapitre s'intitulait « Maman ».)

Ce qui caractérise Lois Lowry dans son rapport aux enfants, c'est qu'elle sait que leur cacher la vérité ne donne rien de bon. Elle se rappelle que lorsqu'elle était elle-même une petite fille, au Japon, elle a franchi les portes de la communauté bien confortable et bien protégée où elle était enfermée pour aller voir ce qui se passait ailleurs. Pour elle, la curiosité n'est pas un vilain défaut, c'est la plus précieuse des qualités.

Les mamans des livres de Lois Lowry accompagnent leurs enfants dans les découvertes qu'ils font. Elles les écoutent, les comprennent, même si Anastasia compare la sienne à Hitler, et si Caroline est convaincue que sa mère va finir par les empoisonner, elle et son frère, à force de leur servir des légumes en promotion (genre aubergines... argh).

Une étoile est née



Dans les années 1970, alors que le plus jeune de ses quatre enfants entre en maternelle, Lois Lowry reprend ses études. Elle finit par obtenir son diplôme – sans l'aide, cette fois, des cigarettes ou de la bière – et entame une carrière d'écrivain et de journaliste.

Il n'est pas question, au départ, d'écrire pour les enfants. Elle envoie ses textes à des maisons d'édition et reçoit, en réponse, des lettres de refus. Quelque chose cloche... mais quoi?

Un matin de novembre, en 1975, alors que les enfants viennent de partir pour l'école, elle sort de la maison pour nourrir le chien quand soudain, à cause de l'odeur mêlée des feuilles mortes, des pommes pourrissantes, des citrouilles d'Halloween affaissées sur le perron, et de la

fumée qui s'échappe d'une cheminée voisine, un souvenir lui revient, très fort, si fort qu'elle rentre aussitôt à la maison pour le noter.

On est en 1946 et Lois a très peu vu son père depuis qu'elle est née, car il était officier de marine et que c'était la guerre. Mais la guerre est finie, et papa (elle doit s'entraîner à dire ce mot qu'elle n'a pas l'habitude de prononcer), papa est là.

Ainsi commence la nouvelle :

« C'était le matin, tôt, lumière chiche, froid pour novembre ; j'avais neuf ans, et la guerre était finie. Dans la voiture, j'étais assise à côté d'un étranger qui était mon père... »

Un magazine décide de la publier et, quelque temps plus tard, un éditeur pour enfants lui écrit. Il pense qu'elle a du talent et qu'elle saurait comment s'adresser aux jeunes lecteurs.

Dans ce court récit, le personnage principal est une petite fille que son père, croyant lui faire plaisir, emmène à la chasse. L'enfant est à la fois heureuse de vivre ce tête-à-tête, et terrifiée à l'idée qu'un animal va devoir mourir pour cela.

En 1977, alors qu'elle a trente-neuf ans, Lois écrit son premier roman pour les jeunes : *Un été pour mourir*. Elle ouvre ainsi une fenêtre sur la perte, en évoquant la mort de sa grande sœur Helen, survenue quinze ans plus tôt, des suites d'un cancer.

Cette disparition avait, à l'époque, été noyée dans le silence d'une famille peu douée pour l'attendrissement et qui redoutait, par-dessus tout, l'apitoiement sur soi.

Mais le chagrin creuse son lit et finit par déborder, comme un ruisseau qui enfle et se change en rivière.

Le premier roman parle de celle qui initia l'auteur au mystère originel de l'écriture : celui de l'alphabet et de ses infinies combinaisons.

Avec beaucoup de tendresse et d'humour, Lois Lowry se demande pourquoi et comment, alors que trois années seulement les séparaient, sa sœur et elle étaient si différentes : quand la grande se cousait des robes, la petite écrivait des histoires ; tandis qu'Helen se faisait des boucles avec rouleaux et bigoudis, Lois lisait des classiques et trouvait que ses tresses ne faisaient pas assez garçon manqué.

« Le commencement du chagrin », comme l'appelle le poète Billy Collins, coïncide avec le commencement de l'écriture.

Et pourtant, Lois Lowry est l'un des écrivains les plus drôles qui soient. Ses romans font partie de ceux qui peuvent vous faire rire tout haut, irrésistiblement.

Mais tout ce qui blesse, tout ce qui fait mal y tient une place importante, car elle sait qu'une des raisons pour lesquelles les enfants lisent (les adultes aussi, d'ailleurs), c'est pour trouver une expression au chagrin qui les tourmente.

Difficile, nomade, exaltante : la vie nouvelle

En 1977, le mariage de Lois Lowry prend fin (comme elle dit joliment).

Elle quitte la maison du Maine dans laquelle elle a vécu confortablement jusque-là. Tout le monde, et les avocats en particulier, lui dit qu'elle est folle, qu'elle ne peut pas tout quitter ainsi, avec une valise de vêtements et une machine à écrire dans le coffre d'une voiture. Mais la fillette aventureuse est encore là, quelque part en elle, qui lui donne le courage de partir. Il faut se débrouiller seule, trouver un logement, gagner sa vie.

Lois a quarante ans, elle vient d'écrire son premier roman pour la jeunesse et va en écrire beaucoup d'autres, parce que, dit-elle, il faut bien vivre et que, peu à peu, cela devient son métier.

Dans une interview, elle s'imagine mariée avec un milliardaire et se demande, en souriant, comment elle aurait tourné, car, selon elle, les conditions difficiles dans lesquelles elle a débuté sa carrière d'écrivain sont pour beaucoup dans l'autodiscipline qu'elle a développée par rapport au travail. « Je n'avais pas le choix », dit-elle. Mais en y réfléchissant, elle avoue que, même mariée à Donald Trump (quelle horrible pensée, commente-t-elle), elle aurait quand même fini par écrire.

Au début, elle vit dans un petit garage meublé sans chauffage.

Avec ses premiers revenus, elle s'achète des livres.

Quand l'hiver arrive, elle doit déménager. On lui prête une maison. Mais l'été venu, la maison n'est plus libre. Une nouvelle vie commence. Une vie nomade.

En 1978, elle remporte son premier prix.

Mais c'est 1979 qui, selon elle, marque le pivot de sa carrière, car c'est cette année-là qu'elle renonce définitivement au journalisme. Le courrier qu'elle a reçu après la sortie de ses deux premiers romans la convainc que les jeunes lecteurs ne sont pas comme les autres. Ils sont encore en formation. On peut influencer sur eux. Écrire ne change pas le monde, mais écrire pour les enfants a des chances de le modifier, ne serait-ce que très légèrement.

Barney et les nazis

Un jour, alors qu'il avait huit ans, Ben, un des fils de Lois, sort son lapin, Barney, de sa cage pour le laisser se promener en liberté dans le jardin de la maison. Il le fait souvent et cela n'a jamais posé de problème. Mais, en ce joli matin d'été, le berger allemand d'un voisin surgit soudain et prend le cou du lapin dans sa gueule.

Ben parvient à arracher Barney de la mâchoire du chien, et rentre à la maison, tenant le petit animal mortellement blessé dans ses bras – le lapin a les yeux voilés et un filet de sang coule de sa bouche.

Lois doit alors expliquer à Ben que son lapin ne va probablement pas survivre. Ils en parlent tristement et Ben quitte la cuisine, portant toujours Barney dans les bras.

Au bout d'un moment, Lois, se demandant où il est, monte dans sa chambre et voit que Ben a installé le lapin dans son lit, avec les couvertures jusqu'au menton, ses longues oreilles bien déployées sur le coussin. Le petit garçon est allongé juste à côté.

La maman ne dit rien et repart sur la pointe des pieds.

Un peu plus tard, Ben vient la trouver dans la cuisine pour lui dire que Barney est mort.

Ensemble, ils organisent ses funérailles.

Ben explique alors à sa mère à quoi il a pensé tandis qu'il veillait son lapin. « Je me suis souvenu, lui dit-il, de la phrase la plus triste que j'aie jamais lue. La page 171 de *La toile de Charlotte* : Personne n'était à ses côtés quand elle est morte. »

Lois songe alors au pouvoir de la littérature, à l'infime modification du monde qu'opère l'écrivain E.B. White lorsqu'il écrit cette phrase et que des enfants la lisent et apprennent quelque chose à propos de la solitude et de la perte.

Un jour, au cours d'une conférence à Kansas City, une femme dans la salle lui lance : « Tout ce qui se trouve dans un livre pour enfants devrait être positif et joyeux. »

Il n'y a rien de positif ni de joyeux dans la mort solitaire de Charlotte, mais c'est pourtant ce livre, et pas un autre, qui a aidé Ben au moment de la mort de Barney.

En 1991, alors qu'elle vient de parler longuement de son roman *Compte les étoiles*, qui a reçu l'année précédente la très prestigieuse Newbery Medal, Lois Lowry voit une main se lever dans la salle. Une femme dans le public prend la parole. Elle commence par pousser un profond soupir et dit : « Pourquoi faut-il qu'on parle et reparle sans cesse de l'Holocauste ? Vous trouvez vraiment ça nécessaire ? »

Lois Lowry répond du mieux qu'elle peut – citant sa belle-fille allemande qui lui a confié un jour : « Personne

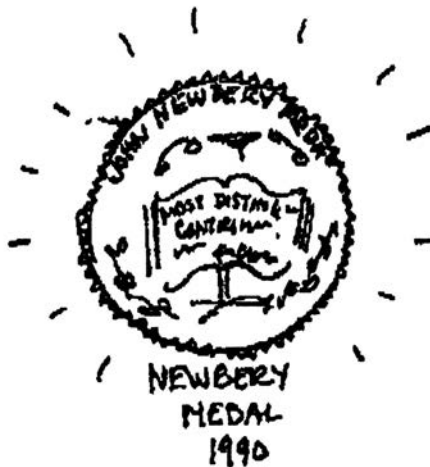
ne sait aussi bien que nous, les Allemands, que nous devons en parler encore et encore. »

Mais la question et la réponse qu'elle y a apportée continuent de la hanter après la rencontre. Jouant les avocats du diable, elle se demande si on ne ferait pas du monde un endroit plus confortable en oubliant les massacres de la Seconde Guerre mondiale.

C'est alors qu'elle se remémore, une fois de plus, les vains efforts que ses parents avaient fournis pour rendre son enfance tranquille et sûre en la protégeant de l'étranger, à l'époque où ils vivaient au Japon. Elle se souvient que sa réaction avait été de franchir, dès qu'elle en avait l'occasion, les portes de la petite communauté aseptisée où ils vivaient en sécurité. Son instinct la poussait à aller voir se qui se trouvait au-delà du mur.

Lois Lowry a toujours su que c'était là, de l'autre côté, que se trouvait la vérité.

En faire l'économie, ou le nier, c'est passer à côté des autres, autant que passer à côté de soi-même.



Une boîte de cookies vide et une piqûre pour oublier

Chaque fois qu'elle termine un livre, Lois Lowry se sent comme une boîte de cookies vide. Ne restent que des miettes et un vieux raisin sec tout dur. Que faire ? Ma carrière est terminée, se dit-elle.

Mais elle se souvient que, parfois, une simple question peut faire changer les choses : « *What if?* » ce qui signifie « Qu'arriverait-il si... ? ».

En 1992, alors qu'elle se sent aussi vide que la fameuse boîte à biscuits, elle part pour la Virginie, rendre visite à son frère qui est médecin à Staunton. Ses parents, qui ont à l'époque quatre-vingt-six et quatre-vingt-sept ans, vivent non loin de là, dans une maison de repos médicalisée. Ils sont en fin de vie, et Lois va les voir aussi souvent que possible.

Sa mère est en piteux état, physiquement, mais sa mémoire est intacte. Elle profite de ce moment avec sa fille pour évoquer le passé, comme s'il était enfin temps de faire une place aux souvenirs. Elle se rappelle le chien qu'elle avait enfant, les bêtises qu'elle faisait avec son frère, une promenade nocturne avec son père. Elle poursuit avec ses années de collège puis d'université, sa ren-

contre avec le père de Lois, leur mariage et la naissance de leur premier enfant, Helen. Ce qui la conduit, immanquablement, au matin de décembre 1962 où Helen est morte.

Lois sait que c'est le jour le plus triste de la vie de sa mère et elle aimerait en détourner son esprit, la faire penser à autre chose, mais c'est impossible. La vieille femme ne veut parler que de cela.

Elle finit par s'endormir, et Lois va rendre visite à son père, qui vit dans une autre aile. Contrairement à sa mère, il est plutôt pimpant, plaisante avec les infirmières et se vante d'avoir une fille écrivain. Mais il a complètement perdu la mémoire. Il reconnaît Lois quand il la voit, mais ne se souvient plus qu'autrefois elle avait une sœur. Lois lui montre une photo d'elles deux, enfants. « C'est Helen ! » dit-il gaiement en désignant la plus grande des deux fillettes, puis sur un ton un peu plus pensif, mais toujours sans tristesse, il ajoute : « Je ne me rappelle plus ce qui lui est arrivé au juste. »

En sortant de l'institution, Lois Lowry, ébranlée par ce contraste, se surprend à penser : « Qu'arriverait-il si on pouvait faire une piqûre à ma mère afin qu'elle oublie ce moment douloureux de son passé pour ne garder que les bons souvenirs ? »

Quelques années plus tard, une tragédie frappe à nouveau la famille.

Grey, le fils aîné de Lois, qui était pilote militaire, meurt dans un accident d'avion au cours d'une manœuvre au-dessus de l'Allemagne. Il avait trente-six ans et voici comment sa mère le décrit :

« Il faisait tout à la perfection, avec ardeur et style : il montait à cheval, skiait, jouait au tennis, et sut, dès qu'il en eut l'âge, charmer les femmes... Il sortait avec des actrices de cinéma, conduisait des voitures de sport et pilotait des avions ; il savait aussi préparer une célèbre recette de lasagnes, respectée dans le monde entier. Il riait beaucoup ; il a fini par épouser une merveilleuse jeune femme – pas une actrice – et ensemble, ils ont eu une petite fille. »

Peu de temps après l'accident, alors qu'elle reçoit de nombreuses lettres, l'une d'elles, écrite par l'écrivain Lois Duncan, dont la fille a été assassinée peu de temps auparavant, la touche particulièrement : « Dès l'instant où une femme décide de porter un enfant, son cœur s'en va marcher tout seul, hors de sa poitrine. »

Pas de piqûre pour oublier. On parle des morts aussi bien que des vivants. C'est aussi cela qui nous rend humains.

À deux reprises, lors de discours que Lois Lowry prononce concernant la littérature pour enfants, elle fait référence à une lettre que Grey lui avait écrite au terme d'une démonstration aérienne. Il y parle de sa rencontre avec un petit garçon.

La foule est dense et les demandes d'autographes fusent de partout. Le jeune pilote est très sollicité, mais quelque chose dans le regard d'un enfant timide l'intrigue. Alors il lui propose de lui signer son programme.

Afin d'avoir les mains libres, il lui demande s'il veut bien lui tenir son casque. L'enfant accepte avec joie et se met à le caresser tout doucement comme s'il était en cristal. Grey prend alors conscience qu'il représente beau-

coup pour ce petit garçon. Sur un coup de tête, il lui offre ses gants, prétextant qu'ils sont usés et qu'il doit s'en acheter de nouveaux. L'enfant les enfile sur ses petites mains et passe le reste de la journée avec des pattes en cuir démesurées au bout de ses bras, transfiguré par la fierté.



Il est important, commente Lois Lowry, de savoir ce que nous représentons pour les enfants. C'est une responsabilité et un honneur que l'on se doit d'accepter.

Une lettre à la grand-mère et un poème par jour

Très souvent, les enfants que rencontre Lois Lowry lui demandent comment faire pour devenir écrivain. Ils aimeraient qu'elle leur réponde : « Eh bien, c'est très simple, on s'achète un beau stylo, un cahier spécial, et voilà ! »

Mais, quitte à les décevoir, elle leur dit que le plus important est de lire. De lire le plus possible. De bons livres, pour s'en inspirer et des mauvais, afin de connaître les écueils à éviter.

Elle leur conseille aussi d'écrire des lettres, en particulier à leur grand-mère. C'est le meilleur exercice qui soit.

D'une manière générale, elle pense que, pour écrire un roman, il faut faire comme si on racontait l'histoire à un ami, afin qu'elle soit le plus fluide possible. C'est aussi une façon d'éviter la paralysie des débuts. Si on commence par penser : « Je suis sur le point d'écrire un roman ! » on risque d'avoir le vertige et de ne rien faire du tout.

Quand les enfants veulent savoir d'où lui viennent ses idées, elle commence souvent par pousser un soupir.

C'est la question qu'elle redoute le plus, et parfois elle y répond par une pirouette. Par exemple, évoquant la naissance de la série des *Anastasia*, elle raconte : « C'était l'hiver, il faisait froid, il neigeait, je n'avais pas un sou, alors j'ai laissé tomber mon troisième roman, *Les ombres d'automne*, qui était vraiment trop triste, et j'ai décidé d'écrire quelque chose qui me ferait vraiment rire. »

Mais elle enchaîne en expliquant sa méthode de travail.

Une fois que l'idée est là, le personnage principal apparaît, complètement formé. Ensuite, très poliment, il décline son identité.

Et là, en général, dès la deuxième ou la troisième ligne, quelque chose ne tourne pas rond, un détail trahit la fragilité de la situation ; c'est le germe de l'histoire, le début de la catastrophe qui va précipiter le protagoniste dans l'aventure.

Il serait pourtant abusif de dire que c'est le personnage qui fait tout le travail, mais il arrive que, d'une manière subliminale, il ou elle prenne l'auteur par surprise et fasse quelque chose qu'elle pensait ne pas avoir prévu. De surprise en surprise, le livre avance et ce n'est qu'au terme du voyage qu'elle en comprend la signification précise.

Afin de se mettre dans l'état de concentration particulier que ce travail requiert, Lois Lowry commence chaque journée de travail par la lecture d'un poème. C'est un plaisir et une mise en condition.

Et, peut-être aussi, un conseil à suivre.

La bicyclette verte, suite et fin

En 1994, *Le passeur* reçoit la Newbery Medal (récompense déjà obtenue par Lois Lowry quatre ans plus tôt pour *Compte les étoiles*). Lors de la même cérémonie, un album intitulé *Le voyage de grand-père*, de l'auteur et illustrateur Allen Say, se voit décerner la Caldecott Medal.

Allen Say, américain d'origine coréenne qui a grandi au Japon, remet un exemplaire dédié de son livre à Lois Lowry, qui, en échange, signe en japonais pour lui la première page du *Passeur*.

Surpris de constater qu'elle sait écrire dans cette langue, il lui demande où elle a appris.

Une conversation s'amorce.

«J'ai vécu au Japon, dit-elle, quand j'avais entre onze et treize ans.

– C'était en quelle année ? demande Allen Say.

– 1948, 49, 50. Je suis née en 37

– Moi aussi. On a le même âge. Où viviez-vous ?

– À Tokyo, lui dit-elle.

– Moi aussi, fait-il. Quel quartier ?

– Shibuya.

– Moi aussi ! Et tu allais où à l'école ? demande Allen.

– À Meguro. J'y allais en bus tous les jours.

- Moi j’allais à l’école à Shibuya.
- Je me rappelle une école, là-bas, dit Lois. Je passais devant en vélo. »
- ... silence...
- « Et tu avais une bicyclette verte ! »

(Happy) end

En bonus, quatre interviews exclusives par la célèbre journaliste d'investigation new-yorkaise Stacy Beurichter. (Stacy Beurichter est la meilleure amie de Caroline Tate, dans *La centième chose que j'aime chez toi, Caroline*. Elle rêve de devenir journaliste.)

Rencontres avec :

ANASTASIA KRUPNIK

JONAS...

CAROLINE TATE

SAM KRUPNIK

Notre envoyée spéciale à Boston, Stacy Beurichter, a rencontré pour vous la star de la littérature jeunesse : Anastasia Krupnik.

Loin des projecteurs, Anastasia Krupnik, qui a su rester très authentique malgré l'immense succès international de ses aventures, me donne rendez-vous dans une petite librairie de Beacon Hill, à Boston.

STACY BEURICHTER : Anastasia Krupnik, bonjour. Je suis ravie de vous rencontrer, et je vous avoue tout de suite que je suis une très, très grande fan. Pour commencer, j'aimerais vous poser une question indiscrette.

Anastasia Krupnik retire ses lunettes de soleil et me lance un adorable sourire.

ANASTASIA KRUPNIK : Allez-y, ce sont celles que je préfère.

S.B. : Quel âge avez-vous ?

A.K. : Dix, douze, quatorze ans, ça dépend des livres. Mais l'âge n'a pas grande importance pour moi. Par exemple, une de mes meilleures amies, qui s'appelle Gertrude Stein, a soixante-seize ans, et ça ne me gêne absolument pas.

S.B. : Comment vous décririez-vous ?

A.K. : J'ai des taches de rousseur et des lunettes, des jambes de cigogne, un cou de girafe, des yeux de taupe.

Je crois que je suis assez romantique. Et surtout très angoissée. Par exemple, dans *Anastasia*, demande à ton psy, j'avais choisi comme sujet pour mon projet scientifique d'étudier le comportement de mes hamsters. Mais, comme je l'ai écrit à l'époque dans mon journal, les gens qui ont de graves problèmes émotionnels ont des difficultés à bien observer les hamsters, parce qu'ils souffrent d'une impossibilité à se concentrer. Je suis aussi très maladroite. Dans *Anastasia à votre service*, j'ai quand même réussi à fourrer toutes les petites cuillères en argent de la grand-mère de Daphné dans le broyeur à ordures. C'était l'époque où j'avais décidé de gagner ma vie, mais ça a plutôt mal tourné.

S.B. : Comment expliquez-vous ces troubles ? Pouvez-vous nous parler de votre famille ? Tout cela remonte peut-être à l'enfance, qu'en pensez-vous ?

A.K. : Sûrement. Sauf que j'ai eu une enfance très heureuse... Bon, c'est vrai, il y a Sam, mon petit frère que j'adore, sauf qu'il est vaguement surdoué et que tout le monde s'intéresse à lui, alors que moi...

S.B. : Vous vous faites du mal. Je vous assure que vos lecteurs vous adorent.

Elle remet ses lunettes de soleil, sans doute par pudeur.

A.K. : C'est gentil. De toute façon, je m'en sors. Si je me posais moins de questions, ça irait peut-être mieux.

S.B. : Quel genre de questions ?

A.K. : Pourquoi meurt-on ? À quel âge devient-on adulte ? Que faire quand on est incapable de grimper à la corde ?

S.B. : Et l'amour dans tout ça ?

A.K. : Là, vous touchez mon point sensible. Il y a bien El Nouillo Number One, Robert Giannini, et l'homme fatal, Steve Harvey, mais rien n'est encore officiel. Au fond de mon cœur, personne ne détrônera jamais Clark Gable.

S.B. : Vous êtes très fidèle en amitié. De ce côté-là, aucun nuage en vue.

A.K. : C'est vrai. Avec Meredith, Sonya et Daphné, on est un peu les quatre mousquetrices. Même si Daphné traverse parfois des périodes difficiles.

S.B. : Qu'entendez-vous par là ?

A.K. : Je n'aimerais pas que ses parents tombent sur cet article, parce que ça leur rappellerait de mauvais souvenirs. En bref, Daphné a fait un petit détour par l'univers Punk-no-future-totale-destruction, qui n'a pas été du goût de tout le monde. Elle avait repeint sa chambre en noir et dessiné une croix gammée dans le jardin avec la tondeuse à gazon. Je suis sûre qu'elle le regrette aujourd'hui. Mais bon, ses parents l'avaient bien cherché.

S.B. : C'est toujours la faute des parents ?

A.K. : À votre avis ?

S.B. : Dernière question, chère Anastasia : que signifie votre nom de famille ?

A.K. : Je ne l'ai jamais dit à personne, alors je vous le livre en exclu : le krupnik est une soupe polonaise à base d'orge pour laquelle il y a autant de recettes que de grands-mères polonaises. En gros, vous prenez tout ce qui traîne dans la maison, vous mettez à bouillir trois heures, et le tour est joué. Poétique, non ?

Rencontrer Jonas, pour notre grand reporter Stacy Beurichter, est une mission très spéciale et ultrasecrète. Une part du mystère est sur le point d'être dissipée. Attention, scooooooop !

Vous comprendrez aisément, chers lecteurs, pourquoi je suis dans l'impossibilité de décrire dans ces pages le lieu où Jonas et moi nous sommes rencontrés. Comme vous le savez, le Passeur est toujours sur le qui-vive et ne tient pas à attirer l'attention sur ses déplacements. Vous n'avez qu'à imaginer que nous nous trouvons dans les salons du premier grand hôtel à avoir ouvert sur la Lune (c'est ce qui se rapproche le plus de la vérité)...

STACY BEURICHTER : Cher Jonas – vous permettez que je vous appelle simplement Jonas ? –, bonjour.

JONAS : Bonjour Stacy. Vous ne pouvez pas m'appeler autrement que « simplement Jonas » car je n'ai pas de nom de famille.

S.B. : Ah, oui, c'est vrai. Où avais-je la tête ? Remarquez, quand on voit que certaines personnes s'appellent « Soupe polonaise à base d'orge », ou presque, ce n'est pas plus mal... Enfin, je me comprends.

Jonas plisse les yeux légèrement. On croirait un sphinx.

J'ai l'impression qu'il essaie de deviner le fond de ma pensée.

Il faut absolument que je trouve une parade, parce qu'il risque d'être extrêmement déçu d'y arriver si vite... au fond de ma pensée, je veux dire.

Enfin bon, du coup, j'attaque très fort.

S.B. : Pouvez-vous dire à nos lecteurs de quel milieu vous êtes issu ? Bourgeois, ouvrier, paysan, aristocrate, artiste ?

Jonas part d'un grand éclat de rire. Je m'accroche à ma chaise. C'est fou ce qu'il est beau quand il rit.

J. : Chère Stacy, je vois que vous n'avez pas eu le temps de lire *Le passeur*... Mais c'est normal. Votre métier doit vous prendre tellement de temps !

C'est vrai ! Comment fait-il pour tout deviner ? Il lit en moi comme... comme dans un livre, justement.

J. (*qui a repris son sérieux*) : Dans la communauté où j'ai grandi, il n'y avait pas de milieux. Nous étions tous égaux.

S.B. : Ah, les grandes années du communisme ! Comme je vous envie !

J. (*étouffant un rire*) : Non, c'était un peu différent. Nous n'étions pas seulement égaux, nous étions semblables. Mon peuple avait décidé de vivre sous le règne de l'Identique.

S.B. : Quelle merveilleuse idée !

J. : Eh bien, pas tant que ça, figurez-vous. Identique, ça veut dire ni chaud ni froid ni noir ni blanc. Pas de saisons. Pas de couleurs non plus.

S.B. : Vous voulez dire que ma robe...

J. : Oui, votre robe, votre magnifique robe rouge à fleurs jaunes et turquoise, avec un volant orange, aurait été grise, à fleurs grises et grises, avec un volant gris.

S.B. : Ah, oui, je comprends. C'est atroce.

J. : Et encore, l'absence de couleurs, ce n'était pas le pire. Nous n'avions pas non plus de souvenirs, de mémoire du passé, pas d'amour non plus.

S.B. : C'est trop affreux. Parlons d'autre chose... Voyons... Quelle est, selon vous, la valeur la plus importante ?

J. : Je suis ravi que vous me posiez cette question, chère Stacy. Il me foudroie d'un nouveau sourire. Mon expérience auprès du Passeur, et en tant que Passeur, m'a appris qu'une des choses les plus importantes, pour vivre, penser et aimer, c'est la différence.

S.B. : Par exemple, vous et moi (*gloussements irrésistibles*), nous sommes TRÈS différents.

J. (*qui choisit de ne pas saisir la perche que je lui tends*) : La différence, c'est la condition même du bonheur de vivre, de la conscience d'être au monde. Vouloir annuler les différences est l'utopie la plus dangereuse qui soit, et, surtout, cela n'a rien à voir avec la volonté d'effacer les inégalités. Réjouissons-nous de n'être pas semblables, et essayons d'être égaux.

S.B. : Merci du fond du cœur, cher numéro dix-neuf (*clin d'œil, car je viens d'utiliser son vieux nom de code. Je ne suis pas aussi mal documentée qu'il le croit*), de nous avoir délivré ce message... heu... profondément optimiste !

Pour cet entretien, notre enquêtrice de choc, Stacy Beurichter, a dû se livrer à l'exercice le plus redouté des grands journalistes : interviewer un proche. Comme vous le savez tous, Caroline Tate est la meilleure amie de Stacy. Sauront-elles préserver la distance ? Miss Beurichter découvrira-t-elle de nouveaux détails sur celle qu'elle a toujours connue ? À vous de lire.

Nous aurions pu nous rencontrer dans ma chambre, ou dans sa cuisine, mais, histoire de nous déstabiliser un peu, j'ai choisi de donner rendez-vous à Caroline Tate dans un petit restaurant italien de Greenwich Village. Bougies rouges sur les tables, serveurs au regard de velours, spaghettis au thon pour moi, rigatonis aux trois fromages pour elle.

STACY BEURICHTER : Caroline Tate, bonjour.

CAROLINE TATE : Bonjour toi-même. C'est commencé, là ?

S.B. : Ha ! Ha ! Ha ! J'adore votre humour ! Mais dites-moi plutôt où vous en êtes de votre relation avec Igor Keretski ?

C.T. : D'abord, il ne s'appelle pas Igor, mais Gregor ! Ensuite, ce n'est pas une relation, c'est une amitié, qui se transforme peu à peu en collaboration.

S.B. : Vous partagez une passion commune, si je me souviens bien ?

C.T. : Effectivement. La vie des dinosaures.

S.B. : Mais encore ?

C.T. : Gregor Keretski travaille au Muséum d'histoire naturelle, et je rêve de travailler là-bas plus tard. La pré-histoire c'est... comment dire ?

S.B. : Ce qu'il y a avant l'histoire !

C.T. : Oui, c'est-à-dire avant l'histoire humaine. Je crois que Gregor Keretski a beaucoup souffert dans sa vie et que s'intéresser à la préhistoire lui permet de ne pas trop penser au passé.

S.B. : Et vous, Caroline, vous avez souffert ?

C.T. : Moi, c'est différent, c'est surtout à cause de mon frère.

S.B. : Votre frère, oui, oui, parlez-moi de votre frère.

C.T. : Pas la peine de battre des cils d'un air romantique. Mon frère est un monstre.

S.B. : John Priestley ?

C.T. : Lui-même, en personne. Je le hais. Vivre avec lui m'a dégoûtée des humains à jamais. Je préfère mille fois les dinosaures. Au moins, avec eux, on sait à quoi s'attendre. Il y a les grands herbivores inoffensifs, et les carnivores terribles prédateurs. Chez les humains, c'est beaucoup moins clair. Par exemple, dans *La centième chose que j'aime chez toi, Caroline*, j'ai cru que Fred Fiske, notre voisin du cinquième, avait des projets sanguinaires qui nous concernaient de très près. Tous les éléments étaient réunis. Tu... heu, pardon... Vous vous souvenez, Stacy. Vous avez participé vous-même à l'enquête.

S.B. : Et quelle enquête ! Je n'ai jamais réuni autant de pièces à conviction. Il me semble d'ailleurs, à ce sujet, que votre frère, ce prétendu monstre, s'était montré plutôt

héroïque dans cette affaire. Il avait tout de même réussi à transformer une chaise en grille-pain, si je ne m'abuse.

C.T. : Je reconnais que JP a certains talents en électronique, mais bon... Ça ne suffit pas à en faire un héros.

S.B. : Vous êtes très critique, chère Caroline Tate. Quelle est la qualité qui vous importe le plus ?

C.T. : SSM!

S.B. : Comment ?

Caroline Tate répète le même sigle mystérieux en fixant le bas de mon visage.

S.B. : Désolée, je crois que je vais vous demander de bien vouloir nous fournir quelques éclaircissements.

C.T. (*tout en secouant la tête, l'air consterné*) : SSM, Sauce Sur Menton ! J'essayais d'être discrète.

S.B. (*en s'essuyant le menton*) : Oups ! Merci. Alors, cette qualité ?

C.T. (*après avoir réfléchi un instant*) : Si je pense aux deux individus qui comptent le plus dans ma vie... je dirais la modestie pour l'un, et la drôlerie pour l'autre.

S.B. : Et on peut savoir qui sont ces deux individus ?

C.T. : Un professeur de paléontologie qui a cinquante ans de plus que moi, et une personne qui vient de faire une tache de sauce tomate sur un chemisier que je lui avais prêté.

Fou rire général.

Sam Krupnik est le plus jeune candidat à avoir accepté de répondre aux questions de notre talentueuse enquêtrice, Stacy Beurichter. Cet entretien exclusif nous prouve une fois encore que le poète avait raison lorsqu'il écrivait : « La valeur n'attend pas le nombre des années. »

C'est à la sortie de l'école maternelle que je retrouve Sam Krupnik. Nous décidons d'aller prendre un goûter au square afin d'échanger quelques réflexions sur le monde et le reste.

STACY BEURICHTER : Sam Krupnik, je suis particulièrement heureuse d'avoir enfin l'occasion de bavarder quelques minutes avec vous.

SAM KRUPNIK (*un doigt dans la narine gauche*) : Moi aussi, mais j'ai une crotte de nez assez mal placée qui me tourmente...

S.B. (*rire*) : Je comprends parfaitement. Une des choses que j'adore chez vous, c'est justement votre naturel.

S.K. : C'est vrai, je suis 100 % naturel. Mon père et ma mère m'ont fabriqué eux-mêmes, avec des produits naturels.

S.B. : Je n'en doute pas. Alors dites-nous un peu, Sam Krupnik, où en êtes-vous de votre carrière ?

S.K. : Je dirais que je fais une pause. Récemment j'ai appris à marcher, à parler, à aller sur le pot, puis sur les cabinets. Je crois que n'importe qui, après une course d'obstacles pareille, a droit à un peu de répit !

S.B. : Et comment !

S.K. : D'autant que je ne vous parle pas de mes travaux en archéologie et en zoologie, qui m'ont aussi beaucoup fatigué.

S.B. : Ça a l'air passionnant. Pouvez-vous nous en dire plus ?

S.K. : Eh bien, au moment de déménager, ma mère a choisi de laisser le tapis du salon aux nouveaux occupants, un peu comme un cadeau de bienvenue. Ma mère est très généreuse, comme vous savez. Il se trouve que j'avais une relation assez particulière avec ce tapis. Comment dire... ?

S.B. : N'ayez pas peur, Sam, nos lecteurs sont très ouverts.

S.K. : Eh bien, voilà, chaque fois qu'il y avait des brocolis à dîner, je les mettais sur mes genoux, ou dans ma poche, et quand on se levait de table, j'allais les fourrer sous le tapis du salon, avant de tout bien aplatir avec le pied. J'ai créé ainsi des strates et des strates de flore, et peut-être, à force même, de faune, qui, d'un point de vue archéologique, ont sans doute une valeur inestimable.

S.B. : Génial ! Il faut absolument que je vous présente à Caroline Tate. Vous pourriez beaucoup échanger ensemble.

S.K. : Elle a quel âge ? Non, je vous demande ça, parce que ma meilleure amie a... deux cents ans, je crois. Elle est vraiment très vieille. Elle s'appelle Gertrude et elle a de la peau qui pend partout. Je pense que je fais aussi beaucoup d'archéologie rien qu'en la regardant.

S.B. : Et côté zoologie, vous en êtes où ?

S.K. : Au nombre de mes découvertes majeures, je citerai simplement mon observation du ver de terre : les vers de terre n'ont pas de bébés (vous avez déjà vu un bébé ver de terre, vous ?), ils n'ont pas de jambes, et peut-être pas de bouche. Ce sont d'excellents animaux domestiques, parce qu'ils ne font pas de saletés, ne gémissent pas et n'aboient pas.

S.B. : Effectivement, c'est tout à fait remarquable ! Des projets pour l'avenir ?

S.K. : Je voudrais attraper les criminels, combattre les méchants, piloter un avion, lancer des bombes, et devenir le Superman mondial. Un des petits-fils de Lois Lowry, qui est un ami proche, m'a montré comment, en mettant un slip sur la tête, on pouvait ressembler à un Power Ranger. Je crois que, lui et moi, on pourrait faire équipe.

S.B. : Un mot sur votre sœur ?

S.K. : Berk.

S.B. : Pardon ?

S.K. : Berk, c'est un mot, non ?

S.B. : Un mot sur votre mère ?

S.K. : Câlin.

S.B. : Sur votre père ?

S.K. : Barbe.

S.B. : Merci, Sam.

S.K. : Y a pas de quoi.

BIBLIOGRAPHIE

À L'ÉCOLE DES LOISIRS
Dans la collection NEUF

- Anastasia, demande à ton psy !*, 1990
Compte les étoiles, 1990
Anastasia à votre service, 1991
Anastasia Krupnik, 1996
C'est encore Anastasia, 1997
Anastasia connaît la réponse, 1999 (épuisé)
Toute la vérité sur Sam, 1999
Anastasia avec conviction, 2002
Les mémoires d'un chien, 2004
Le nom de code d'Anastasia, 2004
Une carrière de rêve pour Anastasia, 2005
Les Willoughby, 2010
Le bal d'anniversaire, 2011

Dans la collection MÉDIUM

- La centième chose que j'aime chez toi, Caroline*, 1991
Le Passeur, 1994
Le garçon qui se taisait, 2005
Messenger, 2005
Passense de rêves, 2010

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

CASTERMAN

Un été pour mourir, 2010

GALLIMARD JEUNESSE

L'élue, 2001